

# Le Canard

H. BERTHELOT,  
FONDATEUR.

JOURNAL HUMORISTIQUE  
PARAISANT LE SAMEDI

BUREAUX  
1595-1597 RUE ONTARI

## Après les Elections



LE CITOYEN.—Que faites-vous là, monsieur l'échevin ?

L'EHEVIN.—Mais, je déchire mes promesses, mon cher ! Maintenant que j'ai remporté la victoire, e n'ai plus besoin de ces affaires-là.

### Souvenirs de villes d'eaux :

... un de nos amis, arrive un soir dans une station balnéaire sans pouvoir trouver la plus petite chambre. A la fin, après avoir vainement couru d'hôtel en hôtel, il trouve un café où on lui dit que s'il veut bien s'en contenter, on lui mettra un matelas sur le billard et qu'il y pourra passer la nuit.

L'offre fut, bien entendu acceptée avec empressement.

Le matelas est dressé sur le billard et notre ami y dort admirablement. Le lendemain matin, il se lève et il demande combien il doit pour son lit ?

— Huit francs, répond l'hôtelier en souriant.

— Vous faites erreur, s'écrie B. stupéfait.

— Non pas, monsieur, voyez le tarif : La location du billard est fixée à un franc l'heure... Vous l'avez occupé de minuit à huit heures du matin, cela fait bien huit francs.

— En instant, monsieur, répond B... le tarif porte : un franc l'heure à la lumière et gratis le jour. Je ne me suis servi de la lumière qu'un quart d'heure pour me coucher. Donc voici cinq sous !

Il y avait matière à des discussions sans un ; mais l'hôtelier bais-

sa pavillon et notre ami, ennemi des disputes, lui paya la moitié du prix demandé.

Amour de ch'en.— La vieille Mme G... est assise dans son salon avec Mirza, un minuscule petit roquet sur les genoux. Survient une amie et l'on cause de chiffon... et de bonnet.

L'amie.— Comment avez-vous eu le courage de renvoyer cette pauvre Julie qui vous servait depuis vingt ans ?

— Que voulez-vous ? Myrza ne pouvait s'habituer à la figure de cette fille !

## UNE BONNE IDÉE

Nouvelle inédite

Suite

— Il avait eu une bonne idée l'oncle Franéuse !

Ouvert à demi et presque vide maintenant, le tiroir résistait toujours aussi obstinément et les petites mains s'énermaient lasses de leur besogne incommode.

— Ce tiroir me rendra folle ! cria tout à coup Colette.

Un mouvement d'impatience, un effort rageur, et brusquement le meuble céda...

Le tiroir récalcitrant tomba sur les genoux de la jeune fille.

— Oui, je comprends... inutile de continuer ! trança Colette d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. Moi aussi j'aimais à te voir... j'aimais nos causeries, nos bons rires, tandis que, du jour où nous avons été fiancés...

— Eh bien ?

— Eh bien, tout à changé, tout !

— Oh ! Colette tout !... mais tout quoi ?

— Toi, d'abord... oui, toi... ton air, ton attitude... oh ! dans les plus petites circonstances... Tiens, autrefois, tu m'apportais des violettes que tu achetais toi-même, en passant... Maintenant tu n'arrives plus que précédé d'un grand bête de bouquet blanc... dont j'ai envie de remercier la fleuriste !... Autrefois, tu me disais des choses gentilles... Maintenant, tu te crois forcé de me faire des compliments... qui ressemblent à tes bouquets. Depuis le moment où tu entres jusqu'au moment où tu sors, quand tu t'assieds près de moi, quand tu me parles, on sent que tu te répètes : "N'oublions pas que je suis le fiancé !"... à moins que tu ne prenes ton petit ton supérieur qui m'énerve encore plus... comme aujourd'hui !... Non, certes, tu n'es plus toi !... et le changement n'est pas à ton avantage, si tu veux le savoir !

— Mais et toi, donc, toi, Colette, crois-tu que tu n'aies pas changé et que ce soit à ton avantage, s'écria Georges, perdant patience.

Autrefois, tu étais douce, simple, gaie, je te trouvais toujours souriante et bonne... Maintenant...

— Tiens ! fit Colette en se penchant, un peu saisie, c'est une grosse lettre qui l'empêchait de fonctionner... Regarde...

Georges regarda, prit, lut... Un cri lui échappa...

Avec un sourire qui tremblait légèrement et dont il eût été délicat de traduire l'expression, il tendit la lettre à sa cousine.

— Sois contente, ma petite, dit-il, voici qui tranche nos différends.

Par un testament daté de la veille même de sa mort, l'oncle Franéuse annulait ses précédentes volontés pour consacrer sa fortune à la retraite des employés de commerce.

Colette lut à son tour, un peu pâle.

— Eh bien !... Tante Rosalie sera certainement vexé, murmura-t-elle, ne voulant pas être en reste de stoïcisme. Mais, puisque nous ne tenions pas beaucoup à cette fortune, ni toi ni moi...

Elle se tut un très court instant. Peut-être attendait-elle quelque chose... Mais ce quelque chose ne vint pas.

Alors, très calme, avec la simplicité superbe que notre imagination prête aux personnes qui ont prononcé des mots historiques, elle ferma le tiroir :

— ... J'épouserai un jeune homme brun, déclara-t-elle.

E. comme au bruit sec, Mlle Léontine se redressait les yeux lourds, la nièce de l'oncle Franéuse ajouta légèrement :

— Il y a du nouveau, ma bonne

amie... Georges et moi, nous n'héritons plus... et nous venons de nous "défiancer".

Le testament retrouvé était en règle. Dès le lendemain, puis aussi souvent que toujours, ils se revirent chez la tante Rosalie, en cousins comme naguère. Colette se félicitait très haut de l'aventure.

— Pas d'argent, pas de mariage, pas de discorde ! Ce qui a été n'est plus... Et nous redevenons les deux meilleurs amis du monde !

Mais elle ignorait encore la force mystérieuse de ces quatre petits mots qu'elle prononçait pêle-mêle avec d'autres, *ce qui a été...*

Colette était bien libre de prendre un air dégagé, d'exagérer la vigueur de ses *shake-hands* ; de se refaire, par les mots, les gestes, le ton de jadis, la petite cousine familière, la gentille camarade de Georges ; il n'était pas en son pouvoir d'effacer du passé les jours pendant lesquels, étonnées et frémissantes, leurs deux vies promises l'une à l'autre, les minutes troublées, inquiètes, où, dans l'ami d'enfance qu'elle n'avait jamais regardé à force de l'avoir vu, lui était apparu soudain le mari futur, le maître mystérieux de ses joies et de ses peines.

Quelque temps auparavant, en face du rôle que leur assignait le premier testament de l'oncle Franéuse, Georges et Colette avaient été pris d'une gêne étrange, d'une bizarre fausse honte où, à la peur d'être gauches et de mal jouer leur personnage, se mêlait parfois, confusément celle d'être émus et de le jouer trop bien ; maintenant que la destinée capricieuse les rendait à leurs habitudes anciennes, ils hésitaient encore, comme devant un rôle nouveau, déroutés, incertains, trop obsédés par le désir d'y être naturels pour ne pas y montrer de l'affectation.

Un voile entre eux s'était déchiré. Ils n'avaient plus les mêmes yeux pour se voir ni les mêmes oreilles pour s'entendre.

Et il arrivait que Colette fut nerveuse et peu conciliante et que Georges, distrait ou susceptible, laissât passer toute la semaine sans donner signe de vie.

Un dimanche, il exprima par un message téléphonique ses regrets de ne pouvoir dîner chez la tante Rosalie, comme de coutume à pareil jour... Une brusque invitation l'avait pris au dépourvu... il s'agissait de son avenir !

Une clartée se fit dans l'esprit de Colette.

— La jeune fille rousse, décréta-t-elle à part soi. Il dîne chez les parents de la jeune fille rousse... Son avenir, c'est ça... Voilà le pourquoi de son absorbé, de ses négligences... Comme il doit bénir le second testament !... Et moi aussi, je le bénis oh ! moi aussi !

Le lundi, Colette avait la migraine, la grippe, toutes sortes de maux incomplètement définis qui lui permirent de demeurer dans le petit salon et d'y garder les yeux fermés et les mains oisives, tandis que dans le grand, qui n'était pas beaucoup moins petit que l'autre, la tante Rosalie, à l'abri de telles misères sous la couronne blanche de ses cheveux postiches, recevait majestueusement les quelques amies auxquelles elle offrait du thé une fois par semaine.

Vers le soir, Georges vint s'excuser de sa défection de la veille ; en familier de la maison, pour échapper à la réception officielle qui allait finir, il entre dans le petit salon.

... Colette pâlotte, les yeux grands, l'air las, s'y trouvait encore.

— Tu es malade ? s'écria-t-il effrayé.

Vite elle se ranima, se sentant

# LOCATAIRES

— ET —

# GENS à SALAIRES



Devenez Propriétaire !

Possédez votre propre Maison !

CONSIDEREZ CECI : 35 cents par semaine en montant, payable mensuellement, et vous serez propriétaire d'un beau lot dans

## Le Parc Amherst

Une des plus jolies localités de la Ville sur la ligne des Chars Electriques Saint-Henri et Saint-Denis.

### Achetez des Lots à bâtir avec vos Economies

LE PRIX DES LOTS A BATIR EST DE

# \$125 à \$500

PAIEMENTS MENSUELS DE \$1.33 EN MONTANT.

S'adresser soit au bureau de LA COMPAGNIE DES TERRES du PARC AMHERST, 145 rue St-Jacques, ou au Secrétaire de la Compagnie, 14 rue Amherst, Parc Amherst, Soit à M. G. W. BADGLEY, 124 rue St-Pierre, ou aux agents sur le terrain.

subitement guérie et prête à partir en guerre.

— Malade ! Quelle sottise !... un peu de migraine, voilà tout !... Et toi, et ton avenir ? appuya-t-elle... Tu as été poli, hier soir ?

Instantanément le visage de Georges s'illumina.

— Mon avenir ! Ah ! ma petite Colette, mais il est superbe mon avenir !... Et le présent donc !... Je deviens le secrétaire de Me Hamel... oui, Me Hamel, le grand avocat, tu as bien entendu !... C'est fait, je suis un homme casé, coté, calé... bon à marier, quoi !

Elle eut un cri involontaire :

— La jeune fille rousse... j'avais deviné !

Georges parut abasourdi.

— Quelle jeune fille ? interrogea-t-il.

La réponse fut acerbe.

— Celle que tu aimes naturellement... me prends-tu pour une oie ?

— Celle que j'aime... est blonde, Colette, murmura le secrétaire de Me Hamel.

Il hésitait, un peu timide... Mais cette fois, Colette avait bondi.

— Ah ! par exemple, c'est trop fort ! s'écriait-elle. Tu m'as avoué que tu n'aimais pas les blondes quand c'était... et puis maintenant que c'est... Si c'est à cause de moi et parce que je suis blonde que tu n'aimais pas les cheveux blonds il y a un mois, tu peux le dire, mon cher... dis-le, va, dis-le... Ça m'est bien égal d'ailleurs !

— A cause de toi ! Mais Colette, comment veux-tu... Mais c'est exactement le contraire...

— Le contraire répéta-t-elle, impertinente. Qu'est-ce que ça veut dire le contraire ?

— Ça veut dire, je crois, que... j'aime les cheveux blonds parce que tu es blonde... et parce que j'aime tes cheveux... et parce que... je t'aime, toi... acheva Georges. Oh ! Colette, j'ai été aveugle, j'ai été fou, j'ai été bête... Je ne pensais pas... ou plutôt je ne comprenais pas... Peut-être n'aurais-je jamais compris... que sais-je ? Pour m'ouvrir les yeux, il a fallu que l'oncle Française te donnât à moi... et surtout, oh ! ma chérie, surtout qu'il te reprit après t'avoir donnée... Colette, la fortune, la richesse, le trésor, c'était toi... Oh ! ma bien aimée, tu pleures... mon amour, ne pleure pas...

Blottie dans les bras de Georges, Colette continuait de pleurer avec la conviction des personnes qui veulent être consolées.

Une grosse voix retentit, moqueuse :

— Ne vous dérangez pas les amoureux... Je m'en vais...

Il y a des moments où l'on entend pas les portes s'ouvrir. Le vieil ami qui venait d'entrer et qui, au retour d'un voyage, dinait ce soir là chez la tante Rosalie, avait déjà disparu du côté du grand salon.

Colette se dégagea terrifiée.

— Oh ! mon Dieu ! fit-elle, lui qui ne sait pas que nous sommes "défiancés", qu'est-ce qu'il va dire à ma tante !...

Puis, tout de suite, elle ajouta :

— ... Et ma tante qui ne sait pas que nous sommes "refiancés", qu'est-ce qu'elle va lui répondre ?

Mais Georges souriait en baissant ses dernières larmes... Alors, tout bas, les cils baissés, prenant bravement son parti des complications possibles :

— Tout de même, il a eu une bonne idée l'oncle Française ! soupira-t-elle.

GUY CHANTEPLEURE.

Réflexion d'un vieux viveur dé-sabusé : "A 20 ans, la vie est une locomotive, à 40 ans, c'est un fiacre : à 60 ans, c'est une diligence ! après... c'est un corbillard."

## A NOS LECTEURS

Toute personne qui nous enverra le montant de deux abonnements (\$1.00), recevra LE CANARD gratuitement pendant un an. Ceci s'applique seulement aux gens en dehors de la ville.

LA DIRECTION.

### LES TRIBUNAUX COMIQUES

Il y a bien quelquefois du vrai dans ce précepte d'un sceptique endurci : "Le premier mouvement est le bon, c'est pour cela qu'il faut s'en méfier" ; il en est de même un auquel il est toujours sage de résister : c'est celui qui pousse à reconduire chez lui un ivrogne attardé et chancelant sur la voie publique.

Mais, que voulez-vous ? des cœurs vraiment sensibles n'en cherchent pas si long, et voilà comme deux braves passants ont pris chacun par un bras un nommé Toupetard, planté à deux heures du matin au beau milieu du carré Viger et indiné par ses vacillations, qu'il avait dans les yeux la preuve physique de la justesse du système qui veut que la terre tourne.

Il est plus que probable qu'il a été si désagréable à ses deux protecteurs qui l'ont déposé le long de la rue et sont allés se coucher, car c'est là que des agents l'on ramassé, et comme il est rare qu'un pochard ne finisse pas par outrager les agents, Toupetard n'a pas raté l'occasion, et le voilà en police correctionnelle.

Il ne nie pas les paroles qu'on lui impute, il ne se les rappelle pas : — Mon président, soyez assez tutélaire pour m'écouter ; ce que je vais vous dire est un fait réel : Ayant une épouse que je ne pouvais pas faire un pas, ni même regarder une femme, par sa jalousie, je me suis donc mis avec une bonne amie que c'est cent fois pire, vu que j'ai changé une simple agraffe contre un crampon. (Rires.)

M. le président. — Mais quel rapport cela a-t-il avec ce qu'on vous reproche ?

Toupetard. — Mon président, le rapport qu'ayant eu une dispute avec mon crampon, j'ai été me dissiper avec des camarades, qui m'ont fait boire ferme ; pour lors, me trouvant tout seul sur le carré Viger, et que les jambes ça n'allait pas du tout, vu que quand on abuse du liquide... on ne...

M. le président. — On n'est pas solide (rires) ; mais les agents que vous avez outragés, c'est là qu'il faut arriver.

Le prévenu. — M'y voilà, mon président : pour lors, deux particuliers me prennent bras dessus, bras dessous pour me reconduire ; alors, en marchant, je leur conte la chose de mon épouse et de ma maîtresse et que je dis à ces deux messieurs que je ne voulais pas rentrer ; alors étant arrivé à la rue St Denis, ils me lâchent ; moi, n'ayant ni jambes, ni z-yeux, je me dis : "Où que je suis ?" Je tâte, je sens un perron ; je vais tout le long, en tâtant, je ne trouve pas de porte ; toujours du perron, encore du perron ; alors je me dis : "Ah ! les misérables : ils m'ont enfermé." (Rire général de l'auditoire.) Voyant ça, je me suis couché par terre pour dormir en attendant qu'il passe quelqu'un pour m'ouvrir la porte. Voilà ! c'est des agents qui m'ont réveillé le matin.

M. le président. — Et vous les avez outragés ?

Le prévenu. — Je ne vous dirai pas ; mais, sur le moment du réveil, j'ai cru que c'étaient ceux qui m'avaient enfermé ; après, j'ai bien vu, que je ne l'étais pas, vu que j'étais dehors.

Les agents entendus font con-

naître les outrages dont ils ont été l'objet.

Le prévenu. — Mon président ça vient de l'ignorance des classes que j'appartiens, vu que...

Le Tribunal le condamne à trois jours de prison. Si Joseph Prudhomme eût été présent il aurait achevé la pensée du prévenu, en répétant cette réflexion sur l'ignorance, qu'il a léguée à ses consociés : "Avec l'asticot de l'ignorance, on pêche souvent le goujon de l'erreur, dans l'océan de l'incertitude."

RHINOL

Guérit le Rhume de Cerveau et le Catarrhe Chronique. En vente dans toutes les pharmacies.

## PARC SOHMER

SAISON D'HIVER 1905-6

Attractions nouvelles chaque Dimanche.

Deux Représentations, 5 et 8 p.m.

Admission - - 10 cts

Tous les chars conduisent directement au Parc.



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

À L'INSTITUT D'OPTIQUE

Examen GRATIS

des Yeux

1824 Ste-Catherine

Coin Ave. Hôtel-de-Ville

Montréal.

Guérison des Yeux sans médicaments, sans opération ni douleur, par les "Verres Forts" nouveau style, bien ajustés. A ordre, garantis pour bien voir de loin et de près.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15 cents par pliure pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

## Sirop d'Anis Gauvin

Pour une guérison rapide dans tous les cas d'Insomnie, Dentition douloureuse, Rhume, Diarrhée, Coliques, etc. Demandez toujours le

## Sirop d'Anis Gauvin

Il soulagera le Bébé dès la première dose et le guérira plus vite et plus sûrement que n'importe quel autre remède.

En vente partout à 25c.

LIBRAIRIE SAINT-LOUIS, 1712 rue Ste Catherine, Montréal. Vient de paraître les Almanachs suivants pour 1906 ? Amusant, des Cocottes, du Farceur, des Devinettes, des Gasconnades, de la Bonne Aventure, des Calembours, du Magicien, du Bon Ton, des Jeux, du Troupier, et de la Clé des Songes, à 15c chaque et 17c par la poste. Aussi les Almanachs du Drapeau et Hachette à 50c, 60c, 90c, \$1.00 et \$1.25, plus 5c par la poste.

Journaux comiques hebdomadaires : Le Rire, Le Sourire, Le Bon Vivant, Le Jeudi de la Jeunesse, La Joie des Enfants, à 5c, 6c par la poste. Publications mensuelles, bi-mensuelles et hebdomadaires : Musica 25c, La Femme d'aujourd'hui 25c, La Vie Heureuse 15c, Je sais tout 25c, Fémina 15c, L'Illustration 20c, Les Annales 5c, Paris qui chante 10c, plus 5c par la poste.

Cartes Postales de Montréal, Québec et autres vues du Canada. Aussi un grand choix de Cartes Postales Françaises illustrées de fantaisie, en série et séparément, à 2, 3 et 5c.

Albums de Cartes postales de 25, 50 et 75 cents, \$1.00, \$1.50, \$2.00, etc., pouvant contenir de 100 à 1,000 cartes.

Commandes exécutées par le retour de la maille.

# Le Canard

Journal Humoristique Hebdomadaire

Publié par

A. P. PIGEON,

1595-07, Rue ONTARIO,

Colin Avenue Hôtel-de-Ville

Tel. Bell, Est 1121.

ABONNEMENT

Un an (pour le Canada et États-Unis) 50c  
Strictement payable d'avance.

MONTREAL, 10 FEVRIER 1906

A NOS ABONNES

En envoyant un changement d'adresse, indiquez toujours votre ancienne adresse pour ne pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

## La Semaine

Depuis quelque temps, les Anglais ont inauguré un sport inédit : la chasse aux échos.

Des touristes armés de vastes cornets acoustiques, de longs porte-voix évases, vont par monts et par vaux, s'efforçant de réveiller les échos endormis, ou d'en susciter de nouveaux.

Les Suisses, qui ont d'adroits metteurs en scène, commencent à suivre l'exemple donné. Pourquoi les habitants de nos régions montagneuses n'en feraient-ils pas autant le printemps prochain? Certainement les Laurentides recèlent encore nombre d'échos méconnus qui deviendraient bien vite des buts de promenade pour les excursionnistes, toujours plus nombreux, qui battent nos campagnes l'été.

La chasse aux échos, exercice amusant, n'exige ni permis, ni appareils coûteux. Deux instruments qu'on peut confectionner soi-même en carton : le porte-voix et le cornet acoustique, composent tout le matériel nécessaire, et rien de plus simple que la façon de procéder.

Les opérateurs, qui doivent être au moins deux, errent gaiement à travers la montagne ou la forêt. Arrivent-ils à un endroit où la voix humaine résonne mieux qu'ailleurs, ils s'arrêtent. L'un d'eux parle ou crie dans le porte-voix, tandis que l'autre le cornet à l'oreille, cherche autour de lui le point le plus favorable pour percevoir l'écho.

Il suffit de se rappeler que le son, ou mieux l'heure sonore, corps éminemment élastique, se comporte exactement comme une boule de billard.

A chaque obstacle rencontré, il rebondit comme la balle d'ivire.

Dans ce cas, les obstacles placés au-devant des porte-voix font absolument l'office des "bandes"; mais ces bandes ne sont pas aussi exactes que celles de nos billards perfectionnés.

En outre, ces obstacles sont toujours plus nombreux qu'on ne pense : le moindre accident de terrain, un rocher, un tas de foin, un arbre suffit à dévier l'écho.

De là quelques tâtonnements qui ne doivent pas décourager les "chasseurs" novices.

Ceci dit pour expliquer ce qu'il



## CONSOMPTION

Si vous souffrez de Phtisie ou Tuberculose, recourez avec confiance aux Capsules Cresobène (produit Français) qui opèrent chaque jour des milliers de guérisons merveilleuses chez les consomptifs. Rien ne résiste à leurs propriétés prodigieuses, elles guérissent les toux et les oppressions les plus tenaces. Prix : 50 cts le flacon.

Dépôt : ARTHUR DÉCARY, Pharmacien, 1638 Ste-Catherine et toutes autres pharmacies. Nous envoyons gratuitement sur demande un livre : "Comment lutter contre les maladies des hommes."

y a d'irrégulier, dans la réflexion du son qui produit l'écho.

Comme une personne animée, l'écho vit, meurt, se déplace : il a même des caprices...

Tel écho, muet le jour ou qui ne répond que par monosyllabes, sera beaucoup plus loquace si vous l'interrogez la nuit, sous le silence propice de la lune.

Les Grecs, toujours prêts à poétiser les lois de la nature, reconnaissaient dans l'écho la plainte d'une nymphe infortunée condamnée par les dieux à errer sans trêve.

Avant eux, nos ancêtres avaient voulu aussi personnifier l'écho, mais sous une forme terrible.

L'homme tremblait devant ce phénomène inexplicable, et en traversant certains lieux hauts, il baissait la voix par crainte d'éveiller l'hôte redoutable caché là.

Quoi de plus vivant, en effet, et de plus impressionnant aussi, que cette voix mystérieuse, qui tantôt éclate comme une menace, tantôt murmure comme une plainte, se prolonge et va mourir au loin comme un soupir...

Tout le monde connaît au moins de nom certains échos célèbres : le rocher de Scylla, dans le détroit de Messine, la cave à musique dans la grotte de Fingal, enfin le fameux écho en Sibérie, qui répète plus de cent fois un coup de pistolet.

Parfois, la nymphe farouche se risque dans les œuvres de l'homme sous la voûte de nos monuments, palais, églises, qui la retiennent à jamais captive.

En plein air, les échos disparaissent parfois sans qu'on puisse connaître la cause exacte. Il a suffi, pour déranger le phénomène, être sensible, d'élever un mur aux environs, ou de couper un bouquet d'arbres.

De même et sans plus de raison apparente, des échos se révèlent à l'improviste, pour disparaître sans qu'on sache pourquoi.

J'en ai connu un de ce genre qui, durant toute une saison, fit la joie des enfants et des parents, puis s'évanouit un beau soir.

C'était dans une campagne du comté de Terrebonne pays d'écho s'il en est.

Là vivait une honnête cordonnier du nom de Miche qui était, sans conteste, le plus fieffé buveur de la région.

Il habitait aux portes du village, à cent pieds d'un auberge.

Le père Miche, affligé d'une femme acariâtre unanimement détestée, était aimé de tous par son honnêteté et la patience dont il faisait preuve. C'était un de ces doux

entêtés qui laisse dire et n'en font qu'à leur guise.

Depuis longtemps, la cordonnier n'allait plus chercher son homme au cabaret. Elle se contentait de l'injurier de loin.

Chaque nuit, à la même heure, elle s'avancait sur le seuil de sa maison, et lançait une bordée d'injures, toujours la même, vers son buveur, après quoi, soulagée, elle se mettait au lit.

C'était là une scène prévue, réglée, automatique... comme celle des horloges à personnages.

Les voisins s'en égayaient et certains, la nuit en passant devant la maison de Miche, répétaient l'une des apostrophes de la cordonnier, qui trépignait de rage.

Un jour vint où Miche cessa de boire — il était mort — et sa femme de crier.

Mais les voisins avaient pris goût au jeu, après un temps de répit, ils recommencèrent leurs plaisanteries sous les fenêtres de la veuve.

— Eh ! criait-on, eh ! père Miche, sac à vin...

Or, on apprit un beau soir, que le cordonnier hantait les abords de l'auvergne, où il avait vécu les meilleurs heures de sa vie.

Le silencieux buveur répondait maintenant par la voix d'un écho surgi on ne sait d'où et qui ne parlait que la nuit.

Dès lors, ce fut une mode d'aller "faire causer le père Miche," lequel se prêtait de fort bonne grâce... Bien entendu, on l'aidait un peu.

L'un des passants se plaçait à l'endroit voulu, et contrefaisant la voix de la vieille :

— Eh bien ! père Miche ! criait-il, as-tu fini de boire tes canons ?

— Non... répondait l'écho.

Et le dialogue de continuer :

— Voyez-moi cet ivrogne.

— Rogne !

— Quand vas-tu rentrer, sale fêtard ?

— Tard...

Une fois on voulut faire dire à l'écho des mots malsonnants, mais la nymphe champêtre est une personne pudique.

Elle refusa de répondre et se tut depuis lors.

Un chanteur ambulant, après maintes stations chez les marchands de vins qu'il avait trouvés sur son passage, revient dans son misérable logement affreusement gris et se tenant à peine debout. Aux reproches que lui adresse sa femme, il répond docement :

— Quoi ? ma vieille, pour trois ou quatre méchants verres, tant d'histoires que ça ! Quand j'te dis que j'avais un chat dans l'gosier. Faut bien faire quelque petit sacrifice pour sa réputation.

## A l'Ecole du Parlement



LE MAITRE D'ÉCOLE (GOUIN). — Voyez, mes enfants, à quoi on arrive quand on s'obstine dans l'ignorance. Ce Leblanc en est encore à l'A. B. C. en politique, parce qu'il fait la bêtise de vouloir rester conservateur.

Heureusement que c'est le seul en classe.

## CORRESPONDANCE

Beauport, 31 Janvier 1906.  
Mon cher Ca-Ca-nard,

Le portrait de Gugusse est pas trop mal— pourrait être pire— C'est vrai que c'est pas en peinture de couleur, ni à l'huile de charbon— En faisant ressortir son petit air grincheux, pis, sa dent qu'il a contre tout le monde de ce temps-cite (dent plombée en or dur), vous aurez de fait Gugusse tout le long peint à coups de plumes de Caca-nard—

Son ambition à devenir Secrétaire du Conseil, l'a pris peu avant le jour de l'an— Il faut croire qu'une ouverture laissée ouverte, lui aura fait prendre des vents qui l'ont gonflé. Gugusse se démenait comme un guiable dans l'eau bénite, et, les rapports aidant, il se dégourrait.

L'assemblée la plus populaire fut celle tenue dans le grenier de David La bande était complète— Gugusse lève, toussé, crache en l'air, se passe les doigts dans la crique, puis d'un ton que je me rappellerai toute ma vie s'écrie : Mesdames et Messieurs. (*une voix*— En anglais s-v-p !) Gugusse vire de bord et commence : Ladies, gentlemen and horses— ce dernier mot n'était pas

de trop vu qu'il y avait beaucoup de poullins— Il descend ensuite de la table en se frottant les mains et d'une voix entrecoupée — "Amène-moi de l'eau"— Son oncle à sa droite, tourne la tête toujours du côté que son nez penche, puis le beau-père, prenant la parole avec un geste de tête de bas en haut, dit : "Je vous le disais ben qu'il y en avait dedans—

Croyez moé, croyez moé pas, Gugusse l'autre soir a dit par cœur sans arrêter tout d'une traile l'article sept et trois, six et neuf du coq municipal."— "Ça, c'est de la blague, tu veux nous embêter, arrête donc de dire ces bêtises-là." "Ben, ajoute le beau-père, si c'est pas du coq municipal c'est des Statues fondues du Bas-Canayen." Gugusse dominant tous les autres crie d'une voix de Standard : C'est vrai, je connais ça moé—

Là-dessus, il fut *latiment* décidé, que Gugusse serait le *Sacré-à-terre* si on pouvait le faire passer, vu ses grandes connaissances pour le calcul ses aptitudes pour le rouage du coq, et ses mâles vertus qui l'ont rendu célèbre dans la paroisse.

Une becquée de la

CANNE...AILLE.

Le père Nicaise, riche paysan, s'est décidé, voyant sa femme malade, et quoique ayant peu d'amitié pour elle, à faire veuir le médecin.

— Celui-ci, après avoir examiné la malade, veut rassurer son mari, qui n'en avait d'ailleurs pas besoin.

— Mais elle a une langue fort bonne, votre femme.

— Oh ! que nenni, monsieur le docteur, c'est bien la plus mauvaise langue de not' village !

Le petit Bob se promène pour la première fois au Jardin des Plantes. Il voit de loin des gens jeter du pain dans la cage de l'éléphant ; mais n'apercevant encore que la trompe de l'animal, se saisissant du pain à travers les barreaux.

— Oh ! regarde donc, dit-il à sa maman, cet animal qui prend ce qu'on lui donne avec sa queue... Y en a-t-il ici de drôles de bêtes !..

La petite Mme de T... est charmante, mais elle est coquette outre mesure. Sa tante, vieille fille grincheuse et ronchonreuse, lui en fit reproche un soir dans l'intimité :

— Ah ! ma tante, répondit-elle, n'avez-vous jamais été jeune ?

— Jamais tant que vous ma nièce.

## JOURNALISME MODERN STYLE

Un matin de brume où de la mélancolie flottait dans l'atmosphère, Constant Laguigne s'éveilla, l'esprit porté à l'analyse : il avait trente-cinq ans, le cheveux aussi rare que le louis, et, depuis trois lustres qu'il semait sa prose sur les plus-bandes journalistiques, il n'était pas encore arrivé à imposer son nom aux multitudes.

Et Constant Laguigne songea, conscient de son obscurité : "Il est temps que je me fasse connaître. J'en ai assez d'écrire dans des feuilles de choux écloses en cave et de voir ensuite mes chroniques se débiter en cornets chez l'épicier du coin ; je veux entrer dans un grand quotidien, dans le plus grand des quotidiens, et, du jour au lendemain, je serai célèbre." Hardiment il alla proposer ses services à la *Presse*, douze pages, dont dix de publicité ; des millions de lecteurs.

— Monsieur le directeur, commença-t-il, je ne suis pas un débutant. J'ai collaboré au *Journal* au...

Avec la désinvolture d'un Tarquin tranchant les têtes de pavots, le directeur lui coupa la parole :

— Inutile de m'en citer plus long ces journaux de la vieille école ne sont pas des références.

— Alo s vous ne voulez pas de moi ?

au contraire, je vous *embauche*. Vous me paraissez solide, je crois qu'on pourra vous utiliser. Avez-vous des notions un peu spéciales ?

— J'étais chargé jusqu'alors de la rubrique des petites nouvelles, des beaux-arts, des théâtres, mais je saurai, au besoin, faire la cuisine d'un journal.

Le directeur se répéta à lui-même : cuisine... ça va bien.

Et, touchant l'épaule du solliciteur :

— Qui dit beaux-arts dit aussi monuments publics.

— Évidemment répondit l'imprudent Laguigne

— Pour ce triple emp'oi, je vous offre cent cinquante francs par mois sans compter les vêtements et les frais de déplacement. Si vous acceptez ces conditions, vous entrerez en fonctions immédiatement.

La modicité des appointements n'enthousiasma pas autrement l'embauché, mais il pensa qu'avec les accessoires il triplerait ses mois, et il acquiesça.

Le directeur appuya sur son bouton électrique.

Un commis en culottes courtes, apparut, qui reçut cet ordre télégraphique :

— Conduisez monsieur au vestiaire : service monuments publics.

Constant Laguigne, abasourdi, emboîta le pas. Un quart d'heure après, il sortait du vestiaire, ayant troqué son complet contre une livrée aux initiales F. S. Un rédacteur lui remit un plumeau et ses instructions.

— Un de nos lecteurs nous a écrit que le monument de Champlain était noir de poussière. Vous allez l'épousseter ce soir, en rentrant, vous décrirez vos impressions. Le tramway aller retour coûte dix sous, voilà dix sous pour vos frais de déplacement. Allez !

Et Constant Laguigne alia.

Il épousseta avec un soin minutieux, et, à son retour, ayant rengainé ses frusques, il coucha sur le papier deux cent lignes sensationnelles.

La corvée imposée avait été, à la vérité, fort désagréable. Mais son article jété en pâture aux trois millions de lecteurs, lui ferait bien vite oublier cette petite misère.

Hélas ! sa surprise fut terrible quand, le lendemain, il lut dans la *Presse* : "Un de nos nouveaux collaborateurs, particulièrement chargé des monuments publics, a dé-

crassé, hier le Monument Champlain, qui est maintenant propre comme un sou neuf."

Constant Laguigne n'eût pas même le loisir de se repandre en jérémiades ; on le mandait au cabinet directorial :

— Monsieur, lui dit le patron avec un geste napoléonien, je suis content de vous.

Cette bonne parole rasséréna le pauvre journaliste.

Il osa s'informer :

— Quelle mission remplirai-je aujourd'hui ?

Le directeur laissa tomber de ses lèvres, telles des gouttes d'eau dans un verre d'absinthe :

— Vous m'avez déclaré, hier, les que questions de théâtres vous étaient familières. Or, qui dit théâtre, dit nécessairement musique. Savez-vous jouer de la grosse caisse ? Non ? Ça ne fait rien, le chef d'orchestre vous fera signe quand il faudra taper.

Le petit cérémonial de la veille se reproduisit.

Le soir, Constant Laguigne se sentit la main lourde d'avoir agité la mailloche. Cependant, il recouvra toute sa légèreté manuelle quand il s'agit de consigner ses impressions musicales. Il trouva des phrases d'un lyrisme échevelé.

Et il put lire, le jour suivant, à la sixième page de la *Presse* : "On a beaucoup remarqué, hier, le nouveau titulaire de la grosse caisse au théâtre X... Ce collaborateur est un artiste di primo cartello, et nous nous le sommes attaché à prix d'or. Mais comme toujours, nous voulons passer sous silence les sacrifices consentis pour nos acteurs et amis : du moment que nous leur procurons une joie, nous sommes suffisamment payés."

Ah ! non, Constant Laguigne n'était pas content !

On le mettait à toutes les sauces, et on ne lui laissait seulement pas la compensation de savourer sa prose, une prose si péniblement pondue.

Bien mieux, on avait l'air de s'offrir sa physionomie, car enfin lui, cet "artiste qu'on s'était attaché à prix d'or", il gagnait tout juste cent sous par jour.

Il était décidé à donner sa démission. Une parole cordiale du directeur le fit changer d'avis :

— J'apprécie à leur juste valeur les services que vous rendez au journal, et soyez persuadé que je saurai les reconnaître à bref délai.

— Je suis confus, murmura le journaliste.

— Autre chose, maintenant. Vous vous êtes prétendus habile à la cuisine.

— Parfaitement... à la cuisine d'un journal.

— Pour moi il n'y a pas trente-

six sortes de cuisine, il n'y en a qu'une. Or, je traite, aujourd'hui, dans le grand hall de la *Presse* les ministres et les députés aiment les plats très relevés, ne leur ménagez ni le poivre, ni les piments.

Constant Laguigne voulut présenter quelques objections dont l'essentielle était qu'il ignorait les notions les plus élémentaires de l'art culinaire. Mais, déjà un commis le tirait par la manche, l'emmenait au vestiaire, d'où il sortait, le moment d'après, métamorphosé en cuisinier.

Les plats qu'il confectionna étaient tellement mauvais que les ministres et les députés les trouvèrent délicieux et s'en fourrèrent jusque-là.

Constant Laguigne célébra ses agapes en cinquante lignes très sobres, qui parurent dans le numéro du lendemain, mais sans signature.

Furieux, il se fit annoncer chez le directeur.

Celui-ci le reçut à bras ouverts, le combla de félicitations :

— Vous êtes un collaborateur précieux. Je vous nomme rédacteur principal, aux appointements de cent piastres par mois.

Constant Laguigne se confondit en remerciements :

— Très reconnaissant, monsieur le directeur... mais j'ai surtout été engagé comme journaliste ; je voudrais bien écrire des chroniques signées.

Le directeur le toisad'un air méprisant, et il prononça, très sec :

— De nos jours, un journaliste, qui ne sait qu'écrire n'est pas un journaliste.

Jacques YVEL.

*Fragment de conversation surpris sur la place de la Bourse :*

*Un monsieur brun à un monsieur blond.*

— Enfin qu'avez-vous décidé ? Allez-vous prendre des actions dans l'affaire que je viens de lancer ?

*Le monsieur blond avec une légère moue dédaigneuse.* — Ah ! certainement non !

*Le monsieur brun.* — Pourquoi cet air dédaigneux ?

*Le monsieur blond.* — J'ai déjà été actionnaire une fois dans ma vie ; je ne serai jamais réactionnaire.

Dans une maison de propriétaire.

Un bohème demande le prix de la chambre qui est à louer au 5e étage.

*Le propriétaire.* — Cinquante piastres par an.

*Le bohème.* — Y a-t-il une cave ?

*Le propriétaire dédaigneux.* — Pourquoi pas une écurie et une écurie et une chambre de domestique ?

## Cigare Spécial sur commande

Bell Téléphone Main 2156.

PAS DE MACHINES.

PAS D'ENFANTS.

PAS DE FILLES.

Tous nos Cigares sont faits par des ouvriers compétents, et chaque ouvrier fait son cigare seul pour chaque commande, c'est-à-dire qu'un ouvrier commence et fini son cigare sans le faire passer par six ou six mains. Cela est plus propre et mieux fait.

**Grand MOTHER CIGARE**

valant 10c, pour 5c, en tabac de la Havane

**La Champagne Cigare à 10c.**

n'a pas d'égal, en pur tabac de la Havane.

**LA CHAMPAGNE CIGAR FACTORY**

1509 Rue Notre-Dame.

Cigares de l'Union

Cigares de l'Union

## LA MORT D'HASSAN BEN HASSAN

(Conte des mille et une nuit)

En un temps le calife de Bagdad, frappé des avantages de la civilisation occidentale et, en particulier, de l'organisation de la justice en France, décida de faire dans ses Etats, l'application du Code français qui était alors le même que celui qui est en vigueur aujourd'hui.

Il se trouvait, précisément, dans une de ses provinces, qu'un chameelier du nom de Hassan, était accusé d'avoir assassiné un voyageur auquel il servait de guide.

Au lieu d'être jugé suivant l'ancienne coutume il fut traduit devant une cour d'assises composée sur le modèle des nôtres. Le cadî faisait l'office de président, préoccupé surtout, ainsi que chez nous, de respecter la *forme*, sans laquelle un jugement ne saurait être valable. Il savait que la moindre infraction au rite imposé soulevait un cas de cassation.

L'audience commença.

Après l'appel des jurés, ce fut la constatation d'indentité de l'inculpé, l'acte d'accusation, puis l'interrogatoire.

Les débats n'avaient pas apporté grande lumière dans l'affaire ; on attendait tout des éclaircissements du seul témoin cité.

Le cadî, son Code à la main, l'appela à la barre, lui fit décliner ses noms et qualités, puis prononcer le serment en levant la main droite.

Il y eut un "oh !" scandalisé.

Le témoin avait levé la main gauche.

L'huissier se précipita.

— La main droite, souffla-t-il, la main droite !

Le témoin fit un geste d'impuissance et ouvrit son burnous.

Il était manchot du bras droit.

Que faire ?... On ne pouvait passer outre.

On s'en référa à la sagesse d'un vieux caïd, lequel, s'étant informé de l'âge du témoin, conseilla de renvoyer l'affaire à une autre session, ce qui fut fait, puis à une autre encore, tant et si bien qu'il arriva, notre témoin étant très vieux... qu'il mourut.

On pouvait alors, sans violer le règlement, suivre l'affaire d'Hassan lequel, le plus légalement du monde, cette fois, fut condamné à mort.

Le jour de l'exécution arriva.

Ce fut une autre suite de formalités. Le nez dans son formulaire, le cadî assista aux différentes phases de la... cérémonie : signature, par le bourreau, du reçu du prisonnier, réveil dudit, ligotement, toilette...

Ici, on trouva, si je puis dire, un cheveux. Le condamné n'en avait plus. Le temps passé en prison... les soucis... bref, il était chauve, mais chauve comme un œuf.

Or, le texte disait : "Après avoir échantonné la chemise, l'exécuteur des hautes œuvres, ou son aide, coupe les cheveux du condamné..."

Le bourreau, les ciseaux à la main, cherchant en vain sur le crâne poli et brillant... pas la moindre trace de tige capillaire.

Son aide n'eut pas plus de succès.

Pourtant, on ne pouvait, avant d'aller plus loin, omettre cette formalité.

On eut recours de nouveau à la sagesse du caïd.

Celui-ci, tout en riant dans sa barbe, fut d'avis d'abord de lui faire d'abord repousser sa chevelure. On verrait après.

La chose était simple en effet. Allah soit loué, il y avait longtemps que les peuples occidentaux en avaient trouvé le moyen.

Hassan fut donc reconduit dans sa cellule et soumis à un traitement immédiat. On n'avait que le choix de lotions. Mais, malgré les effets prodigieux annoncés sur les étiquettes, les jours passèrent, puis les mois, sans amener aucun résultat. Même examiné à la loupe, le crâne du condamné s'obstinait à apparaître aussi peu chevelu qu'une bille de billard.

Le vieux caïd, encore une fois consulté, ne parût pas s'étonner de cet insuccès.

— Par Allah ! fit-il, il n'est à cela rien d'extraordinaire. Quelles sont les raisons de la chute des cheveux ? Les soucis, les privations, les ennuis !... Votre homme a tout cela !... Les cheveux retombent, avant d'avoir poussé. Supprimez d'abord les causes, vous supprimerez ensuite l'effet.

Ce fut un trait de lumière.

On changea aussitôt le régime du prisonnier.

Il fut installé dans un local luxueux. On lui servit une nourriture abondante, on évita toute allusion au sort malheureux qui l'attendait.

Malgré tout, il restait chauve.

On chercha alors à le distraire. Des chanteurs, des musiciens vinrent chaque jour le charmer de leur concert. On fit venir des almées qui dansèrent devant lui. Ordre était de lui éviter toute contrariété toute brusquerie. On ne lui parlait qu'avec la plus extrême douceur. Chacun de ses desirs était satisfait, et c'était avec les soins les plus délicats qu'on le frictionnait, qu'on le lotionnait. A tout prix, il fallait que la justice put avoir son cours.

Lui, bêtement, se laissait faire, tout en fumant son narghileh.

Cependant, les années s'écoulaient et le coupable n'avait pas encore pu payer sa dette à la société. De guerre lasse, on recourut une dernière fois au caïd.

— Bah ! fit celui-ci, impatienté, tranchez-lui la tête d'abord. On lui coupera les cheveux après. On dit qu'ils repoussent après la mort.

Il fallait bien en finir. Cet avis fut adopté. Mais lorsqu'on voulut réveiller le condamné pour l'avertir que son dernier moment était venu il était trop tard. Hassan venait de mourir... de vieillesse.

Etienne JOLICLER.

### Lavez votre linge sale.

Si vous voulez avoir du beau linge bien lavé, bien repassé, vous n'avez qu'à aller à la Buanderie Eldorado, 221 rue Cadieux, et là vous aurez pleine et entière satisfaction. M. J. A. Sicard voit personnellement à ce que ses clients soient bien servis.

Les commandes sont aussi reçues par Téléphone Bell, Est 1519 ou Tel. Marchands 995.

L'hiver a ses avantages comme ses inconvénients :

— Vous ne devriez pas aimer l'hiver... cette sale saison qui a donné une fluxion de poitrine à votre femme...

— Qu'est-ce que vous voulez... l'hiver, ça tue aussi les vers blancs et les mulots !

## MONSIEUR BONASSON

M. Bonasson est trop bon. Quand il va dans un grand magasin, il n'achète que ce qui ne se vend pas pour ne pas faire de peine aux vendeurs.

Il ne fait faire son portrait que par des paysagistes sans talent. Aussi a-t-il chez lui toute une galerie de ses effigies, dont pas une ne lui ressemble.

Il ne va qu'aux pièces qui font four et applaudit à tout rompre pour reconforter le malheureux auteur.

Il ne prend, comme domestiques, que ceux qui sont chassés de toutes les places comme maladroits ou inintelligents. Aussi le service laisse-t-il fort à désirer chez lui.

Quand il est en voyage, il est attiré malgré lui, vers les hôtels peu achalandés, touché par la figure attristée du maître d'hôtel sur le pas de sa porte. Aussi lui en cuit-il parfois.

Dernièrement, voyant pleurer Mme X... sur son laideron de fille qui n'est pas mariable, M. Bonasson lui jure qu'elle est charmante et qu'il en est même très épris. Aussi est-il obligé de l'épouser.

Un jour, devait avoir lieu une ascension en ballon. Mais l'arconaute est malade ; le public veut se faire rembourser par l'imprésario. Bonasson, touché par son désespoir offre de remplacer l'arconaute... On ne l'a plus revu. S'est-il perdu en mer, ou bien est-il allé vers une planète meilleure ? Car il était trop bon pour vivre parmi les hommes.

Réplique d'un antimilitariste qui mérite de passer à la postérité :

— Une utopie, le désarmement !  
— Pas du tout... il faut que dans cinquante ans d'ici on ne se serve plus à la guerre que de poudre à puñaises. Nous y arriverons.

## PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée ? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. H. A. MUNN & CO. Experts. Bureaux : 1 Edifice New York Life, Montréal, 1 et Atlantic Build., Washington, D. C.

## 60 YEARS' EXPERIENCE PATENTS TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. HANDBOOK on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**  
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.  
**MUNN & Co., 361 Broadway, New York**  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Lisez-vous

## L'Album Universel

Le Magazine National qui intéresse tout le monde.

LE JOURNAL DE FAMILLE

36 pages. — Morceau de Musique complet. — 100 Illustrations.

PARAIT CHAQUE SEMAINE

PARTOUT . . .

5¢  
LE NUMERO



Sur la palissade d'un lot vacant du Mile-End, on peut lire cette terrible inscription entre midi et une heure tous les jours :

"Le gardien a été mangé."

Est allé manger, serait peut-être plus juste !

Deux amis sont à causer sur la rue Saint-Jacques, lorsque l'un voyant passer un type du voisinage demande à l'autre ce qu'il pense de ce type-là :

— Lui ?... vous ne le connaissez pas !... Pour un empire, il ne rendrait pas service gratuitement !...

Sur son lit de mort un de nos vieux avares est à faire ses dernières recommandation à sa fidèle épouse :

— Si jamais tu te remaries... choisis un maçon... la maison est en si mauvaise état.

On montre l'église Notre-Dame à un jeune Américain.

— Vous n'avez pas la pareille chez vous, n'est-ce pas ? lui dit son guide.

— C'est vrai, répond le jeune homme, mais nous avons à Chicago où on peut tuer 60 cochons par minute !

A Québec, un jeune homme qui vient d'être engagé comme commis dans un des départements du ministère des Travaux Publics, se plaint à sa mère le lendemain d'une soirée dansante qu'il ne peut aller à son travail :

— Avec mes coliques, dit-il, je n'ai pas envie d'aller au ministère.

— Ce n'est vraiment pas la peine, répond la mère que tu sois attaché au cabinet du Ministre.

Savez-vous quel est le salon le plus fréquenté par la bonne compagnie, par les gens du grand monde ?

Ce n'est aucun salon de la rue Sherbrooke, aucun salon de la rue Saint-Denis ou de la rue Saint-Hubert, mais bien en vérité le magnifique restaurant de Frank Lachapelle, à l'angle des rues Cadieux et Sainte-Catherine.

### Une Plaisanterie Anglaise

Un Anglais se disposait à monter dans un wagon de première classe dans l'express qui part de Boulogne pour Paris et tenait dans ses bras avec les plus grandes précautions un petit chien tout noir, lorsqu'un employé l'arrêta :

— Monsieur, vous ne pouvez conserver votre chien.

— Pourquoi cela ?

— Parce que les chiens ne peuvent voyager que dans des caisses spéciales ?

— Pas le mien.

— Monsieur, il n'y a pas d'exception pour le vôtre.

— Eh bien, je allais le mettre dans mon sac de nuit.

— C'est impossible ; il faut vous séparer de votre chien et payer sa place.

— Moi, je payais pas. Je laisse le chien à vô.

— Vous êtes libre de le faire ; cela vous plaît ainsi. Donnez.

L'Anglais tend le chien : l'employé le prend, mais le rend immédiatement, furieux, au milieu des rires des voyageurs qui s'étaient attroupés autour de lui.

Le chien était empaillé... admirablement empaillé...

TABLETTES  
PURGATIVES

CONSTIPATION

Un véritable spécifique de la Constipation sont les Tablettes Purgatives de la Cie Chimique Franco-Américaine. Elles agissent sûrement sans coliques, ni chaleurs à l'estomac. Prix partout 26 cts la boîte. Par la poste, sur réception du montant. Echantillon gratuit. CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274 rue St-Denis, Montréal.

### LE NOUVEAU CONSEIL

On appelle ça les quarante élus : il y en a pourtant un grand nombre auxquels la béatitude éternelle est loin d'être assurée, et même le petit bonheur dont ils jouiront durant leur règne éphémère de deux ans ne sera pas sans mélange d'inquiétude.

Mais laissons-les à leur petit bonheur, et occupons-nous d'étudier leur mine...

Oh ! quelle mine !

Dans l'ensemble, elle n'est pas trop mauvaise. Car au premier rang, il s'en trouve qui compensent pour les autres, et qui témoignent d'un brave cœur par leur air du visage. En apercevant Elkers par exemple, nous jugeons tout de suite qu'il fera une bonne mère. Et Lapointe, Labrecque, Lavallée, Leclair, Laviolette, Lévesque, Larivière (tous des échevins qui planeront dans les hautes sphères, puisqu'ils s'inscrivent tous avec des ailes, des "L."); et Giroux, J. B. Martin, Payette, ces bienveillantes physiologies, n'en est-ce pas assez pour effacer les têtes de vilains diables qui tâchent de se pousser en avant et qui sont parvenus à se faufiler au Conseil le premier février, on ne sait par quel sortilège.

Les voilà les gens de mauvaise mine ! . . . . .

Ce minuscule docteur, au crâne dénudé et à la barbe hirsute, qui pourra jamais expliquer comment les électeurs de Saint-Louis ont pu se décider à le choisir ?

Mais est-ce bien les véritables électeurs de Saint-Louis qui ont élu le pugiliste Gadbois ? Ou n'est-ce pas plutôt un mauvais succès de factions tapageuses qui ont profité d'un temps d'engourdissement dans la vie du quartier, pour faire passer leur homme.

Un petit homme, grands dieux ! et qui possède plus de compétence pour diriger une lutte à bras-le-corps que pour diriger les affaires municipales.

Il est vrai qu'il se réclame de son titre de journaliste, et qu'il s'annonce triomphalement le premier journaliste élu au conseil.

De journaliste, il n'a ni l'âme, ni l'esprit, ni la capacité. C'est peu d'avoir été sacré par *La Presse* rédacteur des nouvelles du monde sportif, et si le docteur n'a d'autre mérite à son acquis, il ne devrait pas s'en vanter.

Nous n'avons plus rien désormais à envier aux Américains qui honorent de charges pour lesquelles, vous le croyez bien, ils ne sont nullement qualifiés, les boxeurs, les lutteurs, les coureurs, et foule d'autres individus dont l'intelligence s'est formée dans les mêmes sphères.

Mais le docteur Gadbois n'est pas le seul dont l'élection étonne et

désenchante le CANARD. Par charité, évitons de les nommer. Si nous avons eu plus d'attention pour le pugiliste, c'est qu'on doit lui consacrer beaucoup d'espace dans un journal pour rire.

N'empêche que si les femmes avaient voté comme on leur avait tant recommandé de le faire, tous ces malheurs-là ne seraient peut-être pas arrivés.

Elles n'ont pas voté, savez-vous pourquoi ? Parce que les femmes n'aiment pas à voter au scrutin secret !

### Les deux Imposteurs

M. Boncœur est un homme très charitable, mais il n'aime pas à mal placer ses libéralités.

Un mendiant l'implorait dernièrement sur son passage.

— Mon bon monsieur, larmoyait-il, ayez pitié de moi, je suis paralysé des deux bras. Je voudrais bien travailler, mais voyez, je ne puis bouger mes bras.

M. Boncœur examina un instant le mendiant et lui dit simplement :

— Mon pauvre ami, je suis sourd, complètement sourd et ne puis vous entendre.

Là-dessus, il tira un crayon et un carnet de sa poche.

— Ecrivez là-dessus ce que vous désirez.

L'homme alors leva ses bras, restés inertes jusque là. Il prit le crayon et le carnet et écrivit :

— Ayez pitié d'un pauvre ouvrier sans travail qui a cinq enfants à nourrir.

Boncœur remit crayon et carnet dans sa poche en disant :

— Ne me disiez vous pas à l'instant que vous êtes paralysé des deux bras et voilà que vous savez tenir un crayon et écrire.

— Et vous ! fit le mendiant, ne m'avez-vous pas dit que vous êtes sourd !

— Eh oui ! mais c'était pour m'assurer si vous étiez sincère.

Là-dessus, il tourna les talons et continua son chemin. Mais il entendit la voix du mendiant qui criait.

— Crapule va ! imposteur ! Oser tromper ainsi le pauvre monde !

### Délicatesse :

Bicoquet et Leferlampier se promenaient ensemble. Vient à passer une jeune et charmante personne que Leferlampier s'empresse de gratifier d'un solennel coup de chapeau.

— Tu connais cette demoiselle ? demanda son compagnon.

— Pas du tout.

— Alors, pourquoi retires-tu ton chapeau ?

— Ce n'est pas mon chapeau que j'ai retiré, répond Leferlampier, c'est celui de mon frère, qui me l'a prêté, et mon frère connaît cette demoiselle.

### En France :

Le garde champêtre surprend deux gamins d'une douzaine d'années perchés sur les branches d'un prunier qu'il sont en train de dépouiller consciencieusement :

— Eh ! eh ! mes gaillards, ou vous y prenez.

— Tiens... quand vous étiez moutard, vous en chipiez donc pas, vous aussi... des prunes ?